

# Un mélange de Trip-Hop et de Calypso<sup>1</sup>.

Morgane Le Guyader, Doctorante en Anthropologie<sup>2</sup>

LC2S-UMR 8053 – Université des Antilles

A.T.E.R École internationale d'études politiques, Université Paris Est Créteil (UPEC)

[morganeleguyader@hotmail.com](mailto:morganeleguyader@hotmail.com)

## Résumé

Comment l'autorisation à créer agit-elle sur le déploiement heureux de notre processus de recherche ? Cet article partage mon expérience du séminaire doctoral de recherche-crédation encadré par Karine Bénac au LC2S (CNRS, Université des Antilles) en 2021. J'explorerai cette pédagogie comme une invitation à démythifier la thèse, tout comme la possibilité d'une rééducation par le bien-être, à partir des notions de relation, de confiance et de réunification de nos identités.

## Mots-clés

Anthropologie – recherche - enseignement- création – écriture – relation – soin

## Abstract

How does the authorization to create participate to a happy development of our research process ? This article shares my experience of the Research & Creation Ph.D seminar which was led by Karine Bénac at the LC2S (CNRS, Université des Antilles) in 2021. I will explore this pedagogy as an invitation to demystify the Ph.D thesis, such as the possibility of a rehabilitation through the well-being, based on the notions of relation, confidence and reunification of our identities.

## Key-words

Anthropology – research & teaching – creation – writing – relation- care

---

<sup>1</sup> Ce sont deux genres musicaux. L'un (*Trip-Hop*) apparaît dans les années 1990-2000 dans un contexte urbain anglais, je le définirai comme une fabrique sonore urbaine postcoloniale faite de la fusion de rock, d'électro, de ragga, de hip-hop (voir notamment les compositions de Tricky : « *Ghetto youth* » de l'album « *Pre-millennium Tension* » ou encore le morceau « *Over me* » de l'album *Blowback* en collaboration avec l'artiste jamaïcain Garrison Hawk). L'autre (*Calypso*) est un style musical qui naît dans la Caraïbe insulaire anglophone, on peut considérer que c'est l'un des précurseurs du reggae avec le *mento* ou encore le *ska*. À ce propos, voir l'ouvrage de Jérémie Kroubo-Dagnini, 2013, *Les origines du reggae : retour aux sources*, Camion blanc, édition revue, corrigée et augmentée du livre du même titre paru chez L'Harmattan en 2008.

Le titre de l'article est extrait d'un des exercices du séminaire qui consistait à réaliser le portrait chinois de sa thèse. Voir l'article de Karine Bénac dans ce numéro.

<sup>2</sup> Dirigée par Christine Chivallon et Justin Daniel.

« Parfois, j'ai du mal à décider d'« y aller » parce que c'est un travail d'adaptation, de compréhension, de problématisation « verraco<sup>3</sup> ». Ça demande de la place pour les émotions. Parce que, oui, faire de l'ethnographie ça bouge l'âme, ça bouleverse, ça dérange, ça contrarie. Chaque fois que l'on ouvre son dossier de travail et que l'on plonge dans les données, ça implique de supporter ça<sup>4</sup> ».

J'ai débuté ma recherche doctorale en 2015. Celle-ci porte sur les formations identitaires dans les sociétés dites post-esclavagistes, à partir du cas de la communauté anglo-afro-créole, déclarée « ethnie *raizal*<sup>5</sup> » des îles de San Andres et Old Providence (Colombie). Je m'intéresse notamment à la mémoire du processus d'émancipation des esclaves (19<sup>ème</sup> siècle) comme fondement de l'ethnogenèse *raizal*. Deux enquêtes de terrain ont été menées en 2016 et en 2017 à San Andres et furent complétées par un séjour de recherche à la *University of West Indies* de la Jamaïque où je me suis concentrée sur les connexions régionales historiques en contexte de post-émancipation.

En 2017, dans le cadre de la formation de l'école doctorale de l'université des Antilles, je décide de m'inscrire au séminaire « *Améliorer votre prise de parole en public*<sup>6</sup> ». En qualité de doctorant.e, l'institution attend de nous que nous participions, le plus tôt possible, à des journées d'études, des colloques, des congrès et autres espaces de socialisation scientifique. Confronter la construction de nos savoirs au public n'engendre pas le même niveau de difficulté inhérent à l'écriture scientifique mais c'est un exercice - pour ainsi dire « socio-politique » - assez déstabilisant. L'offre de ce séminaire m'est alors apparue comme l'opportunité concrète de prendre possession d'un outil dont la maîtrise n'avait rien de naturel. Karine Bénac le décrit dans son article : j'ai tout d'abord exprimé une réticence face aux exercices proposés. Après certaines sessions qui puisaient dans le registre théâtral et dans le jeu en général, je suis même parfois rentrée en ressentant un malaise, un dérangement indicible. J'ai progressivement analysé ce bousculement comme le résultat de la fonction introspective de cette formation. Au-delà de cela, j'ai fini par la percevoir comme un aboutissement vertueux et propice à l'amélioration de notre pratique débutante de la recherche. Quatre années plus tard, en pleine rédaction du manuscrit de ma thèse, j'ai souhaité participer au prolongement et aux explorations pédagogiques offertes par Karine Bénac au LC2S, en étant particulièrement attentive à cette alliance de la recherche et de la création. De la même manière que le séminaire précédent avait pu m'aider à développer une prise de parole plus confortable, la perspective de ces nouvelles sessions se traduisait par la possibilité d'un appui structurant pour cette élaboration si douloureuse qu'est l'écriture. Il ne fut et il n'est pas question de confondre le périmètre de ce séminaire de recherche-crédation avec celui des enjeux et objectifs appartenant au domaine de la psychologie. À l'image de l'ethnographie réflexive, il ne constitua aucunement la promesse d'une psychothérapie publique et collective. Cependant, et avant de

---

<sup>3</sup> Prononcer « *berraco* » : argot colombien signifiant un travail difficile, fait d'efforts persistants.

<sup>4</sup> J'ai écrit ce passage au cours du premier semestre de l'année 2021 et l'ai consigné dans un dossier intitulé « Écriture en friche », qui est une compilation progressive et désordonnée (ou « *déchronologisée* ») d'écrits libres et autobiographiques.

<sup>5</sup> Provenant de *raiz* qui signifie racine en espagnol.

<sup>6</sup> Voir l'article de Karine Bénac dans ce numéro.

me diriger vers le cœur de mon propos, je tiens à mentionner deux des particularités que mon expérience du séminaire m'a conduite à identifier.

La première est un travail évolutif de conscientisation de notre condition genrée de doctorante dans l'institution académique. Bien que le séminaire ne se soit pas réclamé de la non-mixité, nous avons très majoritairement travaillé entre femmes. L'adhésion minoritaire de nos collègues hommes n'est certainement pas le fruit du hasard, il est fort probable que nous, doctorantes et doctorants, n'éprouvons pas tout à fait les mêmes besoins. En outre, Nicole Mosconi rappelle que les analyses féministes qui prennent essor dans les années 1970 interrogent les « *obstacles* » rencontrées par les femmes « *dans les institutions de production et de légitimation des savoirs*<sup>7</sup> ». Cette différence genrée qui occupe une place centrale dans nos apprentissages et nos productions n'est pas nouvelle et, cinquante-trois ans plus tard, nous constatons qu'elle ne s'est pas véritablement délocalisée.

La seconde particularité est intimement liée à la première : pour faire de la recherche en sciences sociales, il apparaît essentiel de savoir « *qui nous sommes* », à savoir : les valeurs qui nous animent, les origines probables de nos choix de sujets et de terrains de recherche, ainsi que nos limites. Sur France Inter, en juin 2021, l'anthropologue Philippe Descola déclarait que « *Pour être anthropologue, il faut avoir envie de se frotter à la vie des autres*<sup>8</sup> ». Mais l'envie est-elle suffisante ? Nous ne sommes pas tous.tes éga.ux.les face à la réalisation de notre envie de faire de la recherche, notamment lorsque celle-ci dépend d'une méthodologie qui repose sur la relation à l'Autre. Je rejoins en ce sens l'approche de Michel Naepels qui, à partir de la notion de vulnérabilité dialogique des situations d'enquêtes, démontre comment notre propre vulnérabilité est intrinsèque aux savoirs que nous construisons<sup>9</sup>. Au-delà de l'anthropologie, et je pense aux collègues qui s'inscrivent dans d'autres sciences sociales, il me semble donc que « *l'envie de se frotter* » aux mondes est insuffisante pour bien entrer dans la recherche. Est aussi souhaitable de veiller à une certaine solidité pour ne pas s'y perdre soi.

Ce séminaire propose des outils pour nous aider à répondre individuellement à des besoins résultant de nos conditions respectives<sup>10</sup>. Pour ma part (car je ne veux pas imposer mes définitions au reste du groupe), je dirai que ce sont essentiellement des besoins de sécurité et de confiance. Autrement dit et d'après mon expérience, je considère que se former à la recherche en sciences humaines et sociales requiert de se sentir en sécurité et d'avoir confiance en ses pratiques.

Dans cet article, que je souhaite être ouvert, réflexif au-delà de ma condition, et non autoritaire, je partage mon expérience en articulant mon propos autour de trois éléments saillants : dans quelle mesure cette introduction à la recherche-crédation de soi réduit-elle l'état de souffrance auquel nous, apprenti.e.s chercheur.e.s, nous confrontons ? Quelles sont les pratiques qui peuvent contribuer au développement de la confiance en soi dans la recherche ? Et, enfin, en quoi le travail de réunification de nos identités multiples nous est-il bénéfique ?

---

<sup>7</sup> Nicole Mosconi, 2008, « Mai 68 : le féminisme de la 'deuxième vague' et l'analyse du sexisme en éducation », *Les sciences de l'éducation-pour l'ère nouvelle*, Vol. 41, p. 121.

<sup>8</sup> Émission intitulée « Le grand atelier », 13 juin 2021.

<sup>9</sup> Michel Naepels, 2019, *Dans la détresse, une anthropologie de la vulnérabilité*, Éditions EHESS, p. 108-109.

<sup>10</sup> Au sens intersectionnel, en termes d'appartenance de genre, de race (au sens de construction sociale) et de classe sociale. Voir à ce propos l'article de Lise Gillot dans ce numéro.

## 1. Doctorat et soin de soi : une antinomie contestable.

*« Pour pouvoir suivre le chemin qui mène de l'angoisse à la méthode, encore faut-il faire l'épreuve de l'angoisse et en accepter la solitude<sup>11</sup> »*

Documenté avec une précision aiguë, l'état des lieux de la recherche écrit par Lise Gillot dans ce numéro permet de mettre en relief l'un des dénominateurs communs au sein de notre groupe : notre confrontation, certes différenciée, à un système maltraitant. Nous nous consacrons à des sujets qui nous passionnent, nous sommes entrées dans un langage et des pratiques propres à chacune des disciplines dans lesquelles nous nous inscrivons. Dans la pluralité de nos différences infinies, notre dialogue nous a menées à faire des constats convergents : l'engagement dans un doctorat est un parcours semé d'embûches redoutables et il s'accompagne, au fil des années, d'une mise en péril croissante de notre épanouissement. L'extrême exigence de l'exercice et les rares retours sur notre travail provoquent un isolement difficilement modulable. Au fond, si l'apprentissage de la recherche constitue à lui seul un enjeu de taille, il me semble pouvoir aujourd'hui affirmer que l'épreuve est avant tout psychologique. L'introduction à la recherche-crédation propose de redonner leur place à nos besoins vitaux en nous invitant à prendre du temps pour nous, alors que nous avons tendance à assimiler que ce temps pour nous est parfaitement incompatible avec notre recherche doctorale. Nous avons plutôt en tête une exigence de la production incessante et ininterrompue. Or, tant le travail de recherche « sur le terrain » (qui se traduit par des efforts d'adaptation considérables et une mise de côté totale de la vie privée) que le travail d'écriture (pouvant être extrêmement long et impliquant une désocialisation) demandent le maintien et l'amélioration du soin de soi pour être correctement menés. Un soin de soi fondé sur les besoins élémentaires tels qu'une alimentation suffisante et équilibrée et un sommeil réparateur dans un logement adéquat, ce à quoi les conditions de vie précaires auxquelles sont exposé.e.s une grande majorité de doctorant.e.s et d'étudiant.e.s en général, ne permettent pas de répondre. Il s'agit également du soin de soi social et psycho-émotionnel : le doctorat ne s'accompagne pas de l'économie des problématiques traditionnelles du quotidien, qu'elles soient d'ordre matériel et/ou relationnel. Il ne s'accompagne pas non plus de l'affranchissement spontané de notre manque de confiance, de notre manque d'estime et de notre souffrance silencieuse. Pourtant, le milieu dans lequel nous évoluons ne fait que très rarement place à la part « intime », pour reprendre l'expression de Karine Bénac, de nos êtres. C'est à ce niveau que le séminaire proposé engage une rééducation de nos pratiques dans le sens où il nous propose de redonner sa place à ce que nous sommes pour gagner en plaisir dans la réalisation de nos travaux. Alors même que le doctorat est synonyme de souffrance et de sacrifice, la perspective de la recherche-crédation travaille ainsi autour d'un éveil à la recherche épanouissante, autour de la possibilité d'une pratique source de plaisir. Et ce temps voué à la « germination » du plaisir dans les apprentissages, j'ai souhaité le prendre et l'appliquer pour et avec les étudiant.e.s.

En novembre 2020, j'ai commencé à enseigner en qualité d'A.T.E.R à l'Université de Paris-Est Créteil. J'intervenais auprès d'étudiant.e.s en première, deuxième ou troisième année de licence en sciences sociales. J'ai également encadré quelques modules auprès d'étudiant.e.s

---

<sup>11</sup> Michel Naepels, *op. cit.*, p. 113.

en première année de Master<sup>12</sup>. En raison de la pandémie, les enseignements ne furent pas maintenus en modalité présentielle. La majorité des travaux dirigés dont j'étais en charge prirent place sur les écrans interposés. Face au vide institutionnel et juridique concernant les pratiques d'enseignement virtuel (impliquant notamment la question du droit à l'image), mes questionnements ne cessèrent de se multiplier. Dans quelles conditions allions-nous organiser les épreuves linguistiques orales ? Était-il pertinent et éthique d'exiger que les étudiant.e.s activent leur caméra ? Comment allais-je développer ma relation humaine avec des étudiant.e.s dont je n'allais pas connaître le visage, dont j'allais à peine identifier la voix ?

Le caractère inédit de cette situation d'une première année d'enseignement supérieur en pleine pandémie a accéléré une pensée en formation depuis ma pratique comme éducatrice auprès des mineur.e.s étranger.e.s isolé.e.s puis en qualité d'enseignante au lycée français Louis Pasteur de Bogota, quelques années auparavant. Face aux discours institutionnels dominants (qu'il s'agisse de l'éducation ou des carrières sociales) qui prônent la « *bonne distance* », cette situation d'enseignement virtuel ne pouvait pas mieux tomber ! Sauf qu'elle constitua une grande occasion de ré-interroger le rôle du lien humain dans l'expérience tant des enseignant.e.s que des apprenant.e.s. La virtualité de l'enseignement, à mon sens, et c'est également ce que le déroulement du séminaire a su démontrer, ne doit pas se traduire par une rupture du lien social mais par une réinvention des manières de dialoguer et de création de la relation. Peut-être la surutilisation des outils numériques au cours du semestre m'a-t-elle davantage invitée à demander aux étudiant.e.s comment ceux et celles-ci allaient. L'idée de reproduire des pratiques maltraitantes auprès des étudiant.e.s alors que j'en souffre tant moi-même m'est apparue comme relevant de quelque chose de grave, de l'erreur professionnelle, de l'atteinte à une déontologie qui n'est que trop rarement mentionnée. À la question : « *que suis-je en train de faire avec les étudiant.e.s ?* », j'ai décidé de répondre par du temps dédié au dialogue avec eux et elles, quitte à « *prendre du temps pour nous* » au détriment des blocs impératifs de savoirs. La mission de l'école, depuis la petite section jusqu'à l'université, serait-elle de former des gens anxieux et malheureux ? Ces deux derniers adjectifs relèvent-ils de l'intouchable et paradigmatique discours de l'excellence ?

La situation pédagogique présente des similitudes avec la situation ethnographique dans ce sens où leur pilier est celui de la relation : « [...] *l'inscription de l'enquêteur dans le monde discursif de ses interlocuteurs suppose l'établissement progressif d'une relation qui ne soit pas prédatrice, ce qui implique une certaine durée, un dialogue prolongé et la construction de relations de confiance. S'ouvre alors un espace singulier de parole, détaché de l'ordinaire, où l'implicite peut trouver les voies de son expression dans l'interlocution, en s'appuyant parfois sur l'étrangeté même de l'enquêteur.*<sup>13</sup> ». En remplaçant le terme « *enquêteur* » par celui d'enseignant et le terme « *interlocuteurs* » par celui d'étudiant.e.s, il me semble que l'ouverture d'un « *espace de parole* », que je transformerai en espace de savoirs, devient possible par l'entrée en relation confiante de nos étrangetés respectives. Je terminerai ce premier point de réflexion autour du soin de soi et de l'Autre dans l'enseignement-recherche, par la lettre que

---

<sup>12</sup> Voici les matières dans lesquelles j'ai encadré des travaux dirigés et/ou séances de cours : sociologie politique, action publique, civilisation hispanique Amérique latine, espagnol pour non spécialistes (niveaux 1, 2 et 6), ethnographie, enjeux migratoires, paix et ethnicité, l'État importé dans le cas des pays d'Amérique latine.

<sup>13</sup> Michel Naepels, *op. cit.*, p. 105-106.

Yasmin Bouriachi, alors étudiante en troisième année de licence d'histoire<sup>14</sup>, m'a écrite au mois d'avril 2021, suite à des séances au cours desquelles j'ai pris la décision de consacrer plus de la moitié du temps pour leur demander comment ils et elles se sentaient :

« 17 avril 2021, Triste Covid.

*Bonjour Madame,*

*Premièrement j'espère sincèrement qu'en dépit de ce contexte de crise politico-sanitaire, vous allez relativement bien.*

*J'aimerais par le présent courrier vous témoigner ma gratitude, à la suite du discours que vous avez tenu hier en visioconférence. Je ne sais pas si vous avez conscience que vos mots impactent les esprits. Du moins, le mien le fut.*

*Ce contexte est difficile pour tout le monde, des gens meurent. Je comprends donc parfaitement la délicatesse avec laquelle il faut traiter ce sujet. Notamment lorsqu'on parle des mesures prises pour lutter contre cette pandémie.*

*C'est un combat inédit pour nos dirigeants politiques. Cette empathie m'a permis de leur pardonner de nombreuses décisions illogiques qu'ils ont prises dans les premiers mois de la crise. Cependant, le temps a passé et les décisions toujours plus bêtes les unes que les autres se sont accumulées. Mais nous, jeunes étudiants, n'étions pas directement impactés. Nous ne pouvions que soutenir moralement les personnes qui l'étaient, nous manquions de légitimité. Puis l'été 2020 arrive, nous voyons dans les médias une stigmatisation de la jeunesse jugée trop immature et mettant la vie des anciens en danger. Est venue l'ère de l'infantilisation. L'été suit son cours, été que nous tentons tant bien que mal de passer agréablement.*

*Maintenant la rentrée scolaire, nous pouvons enfin nous retrouver et créer des liens. J'ai le sentiment d'être en première année, comme si je découvrais un nouveau monde. Ce fut de courte durée, les décisions pleuvent, d'abord nous avons le droit de venir une semaine sur deux puis retour à ce distanciel. Que penser du distanciel ? Certains d'entre nous (souvent les plus favorisés par leurs conditions de vies) l'adorent. Ils sont au calme, peuvent prendre un café quand ils le souhaitent et ne subissent pas les désagréments liés aux transports ou aux bavardages de la classe. Cependant une autre partie, qui vit dans d'autres conditions, moins agréables (mauvaise connexion, famille nombreuse, promiscuité, isolement) n'ont pas uniquement le souhait de retourner dans les locaux de la faculté, mais la nécessité.*

*Janvier est là. Alors que je passe mes partiels mon esprit est ailleurs. Le gouvernement décide d'appliquer la réforme de la CAF<sup>15</sup>. Un recalcul des APL<sup>16</sup> est mis en place. Je suis impactée comme de nombreux étudiants de ma résidence universitaire. Je perds 200 euros d'APL. Le retour de mes crises d'angoisses. J'envisage de tout abandonner et d'aller vivre en Espagne avec ma mère. Mais mon projet professionnel me permet de tenir, tant bien que mal. Cependant, j'ai le sentiment d'une sélection. Pourquoi les étudiants qui ont le plus de difficultés voient leurs aides diminuées ? Le gouvernement après m'avoir fait angoisser me propose une aide psychologique, j'ai tenté. La psychologue, très gentille mais qui paraît débordée et ne se souvient pas de tout ce dont je parle. J'ai abandonné cette option. Heureusement, grâce à un travail de groupe je me suis fait des amis dans la classe, on tente de se soutenir les uns les autres, on s'envoie les cours et on se pousse à réussir. Un jour, à la suite d'une*

<sup>14</sup> J'ai rencontré Yasmin Bouriachi à distance, dans le cadre des cours d'espagnol de niveau 6 que j'ai dispensés au département du LANSAD (Langues pour spécialistes d'autres disciplines) de la faculté des lettres, langues et sciences humaines de l'université de Paris-Est Créteil. Yasmin a débuté ses études supérieures en classe préparatoire littéraire (hypokhâgne), elle vient d'obtenir sa Licence d'histoire et se dirige à présent vers un Master d'enseignement. Je la remercie chaleureusement d'avoir accepté ma proposition d'inclure sa lettre dans l'article.

<sup>15</sup> Caisse d'allocations familiales.

<sup>16</sup> Aide personnalisée au logement.

*coupure d'internet de ma résidence, n'ayant nulle part où aller je décide de me rendre à la fac. Je me glisse alors dans une salle qui a une serrure qui ne fonctionne pas, et je travaille. Je décide de revenir tous les jours y travailler. J'ai l'impression que je vais réussir. Puis arrive la semaine dernière. Je rentre chez moi après avoir passé dix heures à la fac. Je reçois un courrier de la CAF. J'ai une dette à la suite d'un mauvais calcul de leur part. Je me rends sur l'application : je n'ai plus ni APL ni prime d'activité. Je suis en colère, très en colère, je ne comprends pas. On me pousse à m'instruire mais on m'empêche de vivre. Je ne veux pas être une « pauvre étudiante » qui doit aller chercher des sacs d'alimentation. Je travaille et j'étudie. J'ai conscience d'être l'avenir de ce pays. Alors pourquoi ? Puis j'ai eu votre cours. Votre indignation m'a confortée. Nous ne sommes pas seuls.*

*Je ne sais pas pourquoi je vous raconte tout ça. Mais je veux vraiment vous exprimer ma gratitude. Car vous m'avez réveillée. J'en étais venue à une acceptation face à cette situation. J'étais fatiguée. Grâce à vous je n'accepterai plus cette situation. Les étudiants et les universitaires doivent se lever. Comme vous nous l'avez rappelé c'est notre droit d'avoir une instruction correcte. Il faut que les enseignants soient payés comme il se doit pour ne pas avoir à penser aux finances et se concentrer sur leur travail de passation des connaissances.*

*Le fait de nous avoir isolés pendant ces longs mois nous a empêchés de partager nos expériences et de nous révolter face à ça.*

*Voilà,*

*J'espère ne pas vous avoir trop embêtée avec mon témoignage. J'ai espoir d'un changement grâce à vous.*

*Yasmin Bourriachi. »*

## **2. Construire un rapport de confiance à son travail.**

*« Sans l'attention, mon monde va rétrécir. Or, le pire qui puisse surgir c'est que la thèse ait un effet de rétrécissement.<sup>17</sup> »*

*« Quelles sont les valeurs qui vous portent<sup>18</sup> ? »* : cette question correspond à l'un des premiers exercices du séminaire. Elle est, d'après ma sensibilité de perception, représentative du temps de réflexion qu'il nous a apporté. Le travail de réflexion provoqué par la recherche de nos réponses à ces questions est, en réalité, une occasion de verbaliser le sens de notre travail et il peut même participer à une forme de réconciliation avec celui-ci. Ici, il ne s'agissait pas seulement d'énumérer nos valeurs<sup>19</sup> mais de nous demander en quoi celles-ci contribuent à notre recherche :

*« Elles me structurent, elles me motivent, elles me maintiennent alerte : tout ceci m'aide donc à écrire, à penser, à ne plus avoir peur de la thèse<sup>20</sup> ».*

Puis de nous interroger autour de leur caractère fondamental pour l'écriture du travail de thèse. Par exemple, si la libération (veiller à sa libération) et l'attention (veiller à être

<sup>17</sup> Extrait des notes prises au cours du séminaire.

<sup>18</sup> Question posée par Karine Bénac.

<sup>19</sup> Voici les valeurs que j'ai notées : la responsabilité et la fiabilité.

<sup>20</sup> Extrait des notes prises au cours du séminaire.

attentive) constituent pour moi les valeurs absolument essentielles pour l'écriture de ma thèse, il fallait également que j'explique pourquoi :

- « *Sans la libération<sup>21</sup>, ma pensée ne verra pas le jour.*
- *Sans l'attention, mon monde va rétrécir. Or, le pire qui puisse surgir c'est que la thèse ait un effet de rétrécissement.*
- *Parce que la thèse est le résultat d'une pensée dans la relation (entre mon monde intérieur et extérieur). »*

Puis, dans la continuité des temps de questionnements, le séminaire a également contribué à nous confronter à des non-dits habituels telle que l'expérience de l'échec. Réfléchir à ce qui put constituer un échec dans notre vie, nous demander pourquoi et comment, aujourd'hui, nous percevons celui-ci. C'est en ce sens que je parle de « *formation introspective* » car le séminaire nous propose de réfléchir à nous-mêmes pour mieux saisir notre rapport à notre travail, en nous éloignant des attentes issues du cadre normatif du monde académique. Ce « pas de côté » et cette pratique du recentrement ont eu pour effet d'assainir le rapport d'extrême tension que je nourris à l'égard de ma recherche. Cette extrême tension se loge, de façon prédominante, dans la crainte permanente de ne pas être à la hauteur des critères académiques de la bonne, voire, de l'excellente recherche doctorale. En assimilant qu'il y ait de fortes probabilités que mes compétences et habilités soient insuffisantes, je redoute de passer à l'acte de la réalisation. C'est une crainte qui s'oppose à toute ouverture sur le plaisir, une crainte profondément invalidante. Le travail que nous avons fait sur l'échec<sup>22</sup> a singulièrement participé à l'affirmation de notre regard intérieur et constitue en ce sens l'une des étapes les plus significatives du séminaire. Cet exercice m'a permis de prendre un recul que je ne m'étais pas octroyé auparavant et a donné lieu à des réponses qui m'ont surprise. Dans le cas présent, à la question « *Quelle conséquence positive cet échec a-t-il eu dans votre rapport à votre thèse ?* », j'ai été étonnée de répondre : « *Je me suis plus que jamais rapprochée d'elle et j'ai pleinement assumé mon travail. Ce fut une grande occasion de me dire : 'je sais ce que je fais'*<sup>23</sup> ».

Ce sont des questions qui peuvent nous déranger, notamment lorsque nous sommes confronté.e.s au bousculement de nos croyances ancrées. Il n'est pas si simple de se questionner sur ses échecs, sur l'enfant que nous avons peut-être été et ses liens possibles et fantasmés avec la thèse, ou encore sur notre « *vie rêvée à laquelle nous aurons accès grâce à la thèse* » lorsque l'absence de perspectives professionnelles et l'interdiction de rêver parce que, selon l'opinion commune, « *il ne faut pas se faire d'illusions* » retentissent avec insistance dans notre esprit ».

---

<sup>21</sup> La liberté serait le terme qui correspond le mieux à une valeur mais j'insiste ici sur ce qui, pour moi, est de l'ordre du devoir de libération.

<sup>22</sup> Voici les dix questions appliquées à l'échec : « 1. Pensez à un échec. 2. Est-ce vrai que c'est un échec ? 3. Identifiez trois conséquences positives de cet échec dans votre vie. 3. En quoi peut-on dire que cet échec a constitué une étape ? 4. Un enseignement ? 5. Y-a-t-il eu un regard extérieur ? 6. Si votre meilleur.e ami.e avait vécu cet échec et vous l'avait raconté, qu'auriez-vous fait pour qu'il/elle se sente mieux ? 7. Que vous êtes-vous dit à vous-même et qu'avez-vous fait pour vous sentir mieux ? 8. Quelles valeurs votre échec vous a-t-il permis de renforcer ? 9. Quelle conséquence positive cet échec a-t-il eu dans votre rapport à la thèse ? 10. Que pensez-vous de tout ceci à présent ? ».

<sup>23</sup> Notes prises au cours du séminaire.



Cependant, mon expérience de ces exercices par questionnements introspectifs s'est traduite par une verbalisation libératrice qui a fluidifié mon l'écriture. Ce sont ces séances qui m'ont permis de « griffonner » des phrases que je considère *a posteriori* comme étant clés, parmi elles : « *La thèse c'est là où j'explore le mieux ma pensée, ma résistance, mon existence* ».

J'ai aussi appris à porter un regard apaisé sur le travail réalisé au lieu de le dénigrer constamment. J'ai ainsi mieux renoué avec les matériaux recueillis au cours de mes enquêtes de terrain que je percevais jusqu'alors comme étant ratés et ridicules. Cela me permet d'affirmer que les temps dédiés au séminaire de recherche-crédation m'ont aidée à lever le voile sur certaines de mes réalisations et à en saisir les apports pour ma recherche. En ethnographie, il existe cette préconisation centrale consistant à ne pas confondre le carnet de terrain avec un journal intime. La consignation des informations dans le carnet de terrain peut ainsi se révéler extrêmement technique et contraignante<sup>24</sup>, pour le « bien » des matériaux. Dans ce contexte méthodologique, j'ai cultivé un doute autour de ma propre écriture ethnographique, duquel je me suis progressivement détachée. Plutôt que de continuer à penser que les deux cents pages<sup>25</sup> de carnet de terrain que j'avais pu rédiger n'étaient rien<sup>26</sup>, je suis parvenue à me convaincre qu'au contraire, « *c'était déjà quelque chose* » :

*« Les gens se réunissent facilement devant les maisons, à côté des motos. Dans les quartiers (en tout cas celui de Barrack<sup>27</sup>, Carmen<sup>28</sup> disait d'ailleurs l'autre jour que c'est une partie plus ou moins mal famée pour cause de consommation de bazuco<sup>29</sup> etc...), vers La Loma<sup>30</sup>, certains hommes (plutôt jeunes) sont torse nu. Je repense en permanence à ce que Mary dit : que les générations plus jeunes veulent s'en aller et sont fatiguées de regarder les oiseaux dans le ciel... Le chômage<sup>31</sup> est visible. Contraste prononcé entre le quartier Atlántico<sup>32</sup> (l'un des slums<sup>33</sup>, barrios marginales<sup>34</sup>) et La Loma : population (ça y est, je crois, sans exagération que je distingue les « costeños<sup>35</sup> » des isleños<sup>36</sup>... En*

---

<sup>24</sup> Voir l'articulation de l'ouvrage *Guide de l'enquête de terrain* de Florence Weber et Stéphane Beaud, 2010, La Découverte.

<sup>25</sup> La retranscription sur ordinateur des carnets que j'avais manuellement écrits sur le terrain fit partie de mon travail d'analyse des données. Elle m'a permis de valoriser mon travail d'enquête de terrain.

<sup>26</sup> Dans la méthodologie ethnographique, il existe cette préconisation centrale de ne pas confondre le carnet de terrain avec un journal intime. La prise de notes dans le carnet peut se révéler extrêmement technique, nous sommes encouragés à suivre des techniques précises de consignation des informations.

<sup>27</sup> Quartier de l'île de San Andres, situé sur la colline.

<sup>28</sup> Les prénoms ont été changés pour préserver l'anonymat des informateurs/rices sur le terrain.

<sup>29</sup> « Composé intermédiaire dans la fabrication de cocaïne, où les feuilles de coca sont mixées avec des produits chimiques et des solvants industriels, comme l'acide sulfurique et le kérosène. [...] Elle génère une dépendance physique et psychologique sévère dès quelques semaines d'utilisation. », Office des Nations Unies contre la drogue et le crime, 17 mai 2013.

<sup>30</sup> Secteur de l'île de San Andres, communément appelé « la colline ». La communauté minoritaire afro-anglo-créole (*raizal*) désigne les lieux de leur territoire en anglais et/ou en créole anglophone mais l'histoire de la colonisation de l'île donna lieu à des changements toponymiques.

<sup>31</sup> Le chômage.

<sup>32</sup> Quartier « Atlantique », secteur de San Andres, avant la colline en venant du centre-ville. Quartier qui s'est construit sans planification urbaine au cours des vagues d'immigration continentale à partir des années 1960.

<sup>33</sup> Bidonville.

<sup>34</sup> Littéralement : quartiers marginaux, ou bidonvilles.

<sup>35</sup> Colombien.ne.s issu.e.s de la côte caribéenne continentale (Barranquilla, Carthagène, par exemple).

<sup>36</sup> Insulaires au sens d'insulaires natifs.

*bas, dans le quartier, il y a un montón<sup>37</sup> de « bouis-bouis » : ferreterías<sup>38</sup>, tiendas<sup>39</sup>) en montant vers La Loma, l'état des poubelles/déchets dehors est hallucinant. Tous les jours, j'ai l'impression que c'est pire. » (Carnet de terrain, San Andres, 28 avril 2016, p. 44).*

S'assurer que nous produisons une recherche de qualité c'est ne surtout pas faire de dichotomie entre elle et soi-même. De surcroît, en anthropologie, notre travail de problématisation du monde ne peut pas se faire sans que nous nous interroguions sur les conditions et les émotions de nos interactions avec celui-ci. Comme le dit Michel Naepels à propos des enjeux réels de l'écriture sur des contextes violents, j'aspire à pratiquer mon métier en m'assurant que je produis une « *écriture exigeante et sensible*<sup>40</sup> », en veillant à « *restituer l'émotion inséparable du matériau que l'on travaille*<sup>41</sup> », à « *Rendre la perception confuse, multiple et simultanée du monde*<sup>42</sup> ».

### 3. Pour mieux chercher, s'autoriser à réunir nos identités



*Emancipation Week, First Baptist Church, San Andres Island. 2017.*

Photographie : Morgane Le Guyader.

**« *You can't be who you be cause you know who you are\** »**

(Tricky, Council Estate, Knowle West Boy)

\* « Tu ne peux pas être qui tu es parce que tu sais qui tu es ».

Je fais référence à cette chanson car elle m'apparut au moment où nous avons réalisé l'exercice de « Chanter sa thèse ».

---

<sup>37</sup> Énormément.

<sup>38</sup> Quincaillerie.

<sup>39</sup> Petites épiceries de quartiers.

<sup>40</sup> Michel Naepels, *op. cit.*, p. 134.

<sup>41</sup> *Ibid.*

<sup>42</sup> *Ibid.*

En quoi ce séminaire nous donne-t-il les moyens de nous rapprocher de nous-mêmes ?

Ce sont les exercices de création, à mon sens, qui actionnent une démythification de notre travail de recherche. J'ai longtemps cru qu'il était de mon devoir d'établir des séparations strictes entre ma passion pour la musique, pour la photographie, pour les langues étrangères, pour les mots en général. Cette introduction à la recherche-crédation invite à déconstruire cette croyance qu'« il ne faudrait pas tout mélanger » en permettant au contraire de faire un usage de nos identités multiples au profit du processus de notre recherche.

Je tiens ici à évoquer quatre des exercices que nous avons réalisés dans cette dynamique de rééducation, fondée notamment sur l'auto-autorisation à parler différemment de notre thèse en recourant à notre créativité. Le premier consiste à imaginer que notre thèse est un roman, nous devons en écrire une page et nous disposons d'environ cinq ou dix minutes :

*« J'essaie de suivre la conversation entre Betty et Jerry, les motos roulent parallèlement, lentement, ils parlent de la colonisation de l'île, de la corruption des uns, de celle des autres. Sûrement pas de la leur. Les moteurs, la brise et ma familiarité approximative avec le kriol<sup>43</sup> rendent l'exercice éreintant. Je comprends que converser et se saluer en moto est quelque chose de normal et d'habituel, voire, c'est un rituel. C'est toujours à moto, d'ailleurs, que je comprends qu'on salue qui on connaît et que l'on ne salue pas « qui on ne connaît pas ». Et sur l'île, il y a longtemps<sup>44</sup> que les insulaires ont l'occasion de ne pas saluer ceux et celles qu'ils ne connaissent pas. San Andres is a mess.<sup>45</sup> »*

La seconde pratique de création par l'écriture vise à imaginer que notre thèse se transforme en une brève dans un journal, nous devons la créer en cinq minutes:

*« les descendants de la communauté afro-descendante baptiste livingstonienne face à l'anéantissement de leur territoire qui avait déjà peine à exister ».*

S'atteler à transformer la thèse en extrait de roman puis en brève journalistique entraîne une mise à distance rarement atteignable au fil de notre travail de recherche car, bien souvent, il engage une immersion sans relâche. Ici, l'exercice donne un droit de « *dédramatisation* » à la fois du sujet de recherche ainsi que de notre responsabilité à en réaliser le traitement. Plus et mieux encore, ce sont ces deux pratiques d'écriture « *en recul* » qui m'ont aidée à faire des choix d'expressions et de mots pour rendre ma recherche dicible et audible, puis à formuler le titre de ma thèse.

La troisième est une invitation à inverser notre mode de pensée autour de la réussite et de l'excellence : « *Comment être une chercheuse ratée ?* ». L'élaboration de ma réponse à cette question s'est accompagnée d'un soulagement dans le sens où il devient possible de prendre conscience de ce qui fait et fera du sens ou non dans l'exercice du métier visé. Selon moi, être une chercheuse ratée serait de penser et soutenir obstinément que notre savoir est acquis. Ce serait de n'être à l'écoute que de soi (autrement dit de s'écouter parler). Ce serait de tomber

---

<sup>43</sup> Créole anglophone des îles de San Andres et Old Providence.

<sup>44</sup> Longtemps.

<sup>45</sup> San Andres, c'est le désordre.

dans le piège du pouvoir et de glisser vers des attitudes à tendance populiste<sup>46</sup>. Ou encore de manquer d'humilité, de ne plus se poser de questions. De penser que notre créativité et la quête de dépassement des frontières préalablement tracées est une dispersion, que ce serait un manque de pertinence, une pensée vagabonde, compromettant l'exercice de notre fonction de chercheur.e.

Enfin, le quatrième atelier que je souhaite évoquer ici s'articula autour d'un exercice de « *collage-écriture* ». Nous n'avions pas une semaine pour le préparer mais cinq ou dix minutes, dans l'immédiateté du séminaire, pour faire un montage avec du papier, des découpages, ce qui pouvait nous venir à l'esprit. Cette méthode d'exploration, comme les autres, a déclenché, en moi, des résistances, des retours de fausses croyances pouvant s'exprimer par la pensée : « *Cela ne sert à rien, c'est n'importe quoi* ». Pourtant, ce sont bien ces pratiques décentrées et de lâcher prise qui ont contribué à la mise à flot de mon écriture (voir l'ultime extrait ci-dessous).

Dans cette dernière partie et en guise de conclusion (s'il fallait conclure), j'ai souhaité insister sur la portée méthodologique d'une telle expérimentation. En opposition au cloisonnement des aspects de notre personnalité et de nos possibles « *potentialités* », cet essai à la réunification de nos identités a pour conséquences de nous aider à repenser notre formation à la recherche à partir de conditions jusqu'ici presque totalement annihilées, méprisées, voire antithétiques que sont le bien-être et le plaisir. Tant la recherche que l'enseignement doivent pouvoir reposer sur ces deux conditions : alors peut-être pourrons-nous revoir, à la lumière d'une définition ré-humanisante, le sens de l'excellence.

*« Libres voies vont loin. Variations des voix vont loin. On est riches et complexes. Trop pour les voies tracées, on est plus que ça, on a plus que ça à donner.*

*Transcender les frontières. Transcender la violence fondatrice des frontières<sup>47</sup> ».*

---

<sup>46</sup> À ce sujet, voir l'analyse de Jean-Pierre Olivier De Sardan dans la sixième partie de son ouvrage *La rigueur du qualitatif. Les contraintes empiriques de l'interprétation socio-anthropologique*, intitulée « Populisme méthodologique et populisme idéologique en anthropologie », Academia-Bruylant, p. 209-255.

<sup>47</sup> Extrait des notes prises au cours de cet atelier.